

EN DETRESSE !

DEUXIÈME PARTIE

ROSEE DU MEURTRE

—C'est une indignité, dit-il. Je suis un honnête homme. On n'avait pas le droit de perquisitionner chez moi ! Si j'avais eu l'intention de rendre ces papiers, voilà qui m'empêcherait sûrement de le faire....

Il s'en expliqua le lendemain avec Chavarot :

—Monsieur, tout ce qui est fait contre moi a pour résultat de me confirmer dans ma résolution. Je ne dirai pas où sont ces papiers.

—Alors, Barabas, je suis obligé de me priver de vos services. Voici vos appointements d'un mois d'avance. Adieu.

—Adieu, monsieur ! fit le pauvre vieux, le cœur serré.

Et il alla faire un paquet des petites choses qui lui appartenaient et sortit, les larmes aux yeux.

V

Depuis la visite de Cadour à la Verrerie, depuis que le gamin avait reconnu l'homme qui, sur ses robustes épaules, emportait le cadavre de Lafistole à travers les halliers du parc de Vilvaudran, Jourdan s'attendait tous les jours à être arrêté.

Il était prêt.

Sa résolution était prise. Le sacrifice, il était disposé à l'accomplir jusqu'au bout.

Il se tairait, pour que rien ne vint entacher le nom pur de Bérengère, pour qu'aucune larme n'attristât son bonheur.

Il fut donc un peu surpris de ne pas trouver, dès le soir même, des agents l'attendant à la porte.

Mais il ne fut pas sans remarquer la surveillance étroite sous laquelle le tenaient les gardes Blaise et Mathurin.

Peu lui importait !

Il avait si peu l'intention de fuir !

Le soir même de sa découverte, Valentin était au château. C'était là, auprès des deux femmes qu'il aimait, qu'il allait verser le trop-plein de son cœur. C'était à elles qu'il faisait part de ses espérances et de ses découragements.

Mais il triomphait, ce soir-là.

Maintenant, il était sûr du succès. Il allait, au grand jour, rendre l'honneur à son père !... et recouvrant l'honneur, il allait pouvoir de nouveau prétendre à la main de Bérengère.

Il avait cru que le bonheur était bien fini pour lui, et le bonheur renaissait, plus vivace, plus grand que jamais, augmenté des douleurs subies, des affronts reçus !

Il était trop joyeux pour cacher sa découverte à Clotilde.

Elle-même comprit que quelque chose de grave s'était passé.

—Je connais le meurtrier de Lafistole.... dit-il....

Elle ne l'interrogea pas.

—Ou du moins, s'il n'est pas le meurtrier, il sera, pour se défendre, obligé de donner des renseignements si précis que la vérité en découlera, tout naturellement.

—Qui donc ? fit Bérengère.

—L'homme qui a emporté le cadavre à travers la forêt, je le connais.... Je l'ai enfin découvert.... Cadour l'a vu et n'a pas hésité....

Ce fut Clotilde cette fois qui interrogea.

Et d'une voix étranglée, rauque, étrange :

—Et cet homme ?

—C'est Pierre Jourdan.

Elle baissa la tête sous le coup. Elle s'était défendue jusqu'à la dernière minute. Jusqu'au dernier moment elle avait montré de l'énergie. Maintenant, tous les ressorts de sa volonté se brisaient.

—Pierre ! Pierre Jourdan ! s'était écriée Bérengère.

—Lui !

—Cet enfant s'est trompé. Il n'a pas vu.... il a mal vu.... Il est impossible qu'il ait pu reconnaître Pierre.... Pierre meurtrier ! Allons donc !

Et elle riait :

—Tenez, Valentin, fit-elle très libre d'esprit et sans aucune émotion, tellement elle était sûre de l'innocence de son ami, je ne

crois pas plus que Pierre soit coupable que je ne croirais quelqu'un venant me dire, avec des preuves, que le meurtrier n'est autre que vous-même.

Elle riait toujours, cette fois avec un peu de colère,—et Valentin sentit qu'à cette colère était mêlé du ressentiment contre lui :

—Réfléchissez donc. Cela n'a pas le sens commun !

—Hélas, Bérengère, dit-il, croyez-vous qu'elle ait été raisonnable, l'accusation que l'on a portée contre mon père ? Et cependant mon père a été déshonoré, emprisonné ; mon père est mort et c'est cette accusation qui l'a tué !

Que pouvait-elle répondre à cela ? On avait accusé Séverac ? Pourquoi maintenant n'accuserait-on pas aussi bien Jourdan ? On avait trouvé des preuves contre Séverac ? Mais, est-ce qu'il n'en existait pas une formidable contre le jeune homme ?

—Prenez garde, dit-elle, qu'au lieu d'une erreur il y en ait deux bientôt.... Songez, en vous souvenant des larmes que vous avez versées, à tout le mal que cela fait d'être accusé injustement....

Clotilde la laissait parler.

C'était sa cause que Bérengère plaçait. Elle ne l'aurait pas mieux défendue, certes !

Jamais elle ne laisserait accuser et condamner Jourdan !

Ce serait montrer au pauvre garçon la plus noire ingratitude, ce serait un grand crime ! Elle était prête à tout dire au moindre danger qui menacerait Pierre.

Mais si le danger s'éloignait du jeune homme, il s'éloignait d'elle aussi.

Et voilà pourquoi elle regardait ardemment sa fille qui, sans le savoir, la sauvait elle-même, en essayant de sauver Jourdan.

Valentin écoutait Bérengère avec émotion, mais sa résolution était inébranlable.

—La déposition du petit Cadour est nette, précise. L'enfant n'hésite pas. Il a vu ! M. d'Hautefort interrogera Jourdan et Jourdan j'en suis sûr, lui fournira toutes les explications possibles. Mais il faut que ces explications soient données et nul autre que votre père ne peut les entendre. Je me hâte d'ajouter que je partage votre absolue certitude de l'innocence de Pierre. Mais il s'agit de mon honneur, Bérengère. Et si vous m'aimez toujours, qu'il me soit permis d'ajouter qu'il s'agit en cela également de votre bonheur et de votre honneur.

Mais Bérengère était touchée au cœur.

—Vous savez, dit-elle, quelle affection j'ai pour Pierre !

—Je le sais.

—Je ne peux pas vous cacher que ce que vous venez de me dire me fait beaucoup, beaucoup de mal ?

—Souffrirez-vous jamais autant que j'ai souffert !

—Valentin, je vous supplie de réfléchir, d'être prudent.

—Certes !

—Laissez passer quelques jours. Peut-être la réflexion vous viendra-t-elle. Peut-être verrez-vous autrement cette étrange révélation.

—Je le veux bien.

—Car enfin, dit-elle avec une colère impatiente, si cet enfant s'était trompé....

Valentin secoua la tête.

—Comment se fait-il qu'il n'ait reconnu nulle part la femme qu'il prétend avoir vue ?

—Cette femme était voilée....

—Comme dans les romans ! fit-elle en haussant les épaules.

—Oui, Bérengère, comme dans les romans.

—Et tout cela ne vous paraît pas étrange !

—Très étrange, en effet. Jourdan, seul, doit connaître la vérité

—Avant d'aller trouver mon père, avant d'accuser Pierre, pourquoi ne faites-vous aucun effort pour retrouver cette femme ?

—Jourdan la nommera.

—Qu'en savez-vous ?

—Je le souhaite.... Ce sera peut-être pour lui le seul moyen de se défendre.

—Et s'il refuse de trahir une femme ?

—Il se laissera condamner de gaieté de cœur. Moi, je ne puis hésiter. La mort de mon père crie vengeance. Je veux venger mon père.

Elle soupira, mais ne dit plus rien.

Clotilde, quand il partit, lui pris les mains.

—Bérengère vous a recommandé la prudence, fit-elle. Je ne saurais vous parler autrement. Songez à tous les malheurs qu'un seul mot de vous peut déchaîner.

Valentin était resté, pendant deux ou trois jours, dans une douloureuse perplexité.

Il était allé retrouver Cadour, l'avait interrogé de nouveau, était venu, avec l'enfant, se placer auprès de la route de Vilvaudran, dans les fourrés sur le passage de Jourdan, afin de le montrer au gamin.

—L'as-tu bien vu ?

—Oui, monsieur.

—Et tu le reconnais ? c'est lui qui portait le cadavre ?

—C'est lui.